

Martin

*Le Philosophe
Pyrrhonien*

Comédie en trois actes

*Texte établi d'après l'édition
d'Angers, 1761*

*Édité et introduit
par
Karl-Heinz Kuhn*

DER ANDERE VERLAG

Martin

Le Philosophe Pyrrhonien

Édité et introduit par Karl-Heinz Kuhn

DER ANDERE VERLAG 2009

Bibliografische Information der Deutschen Nationalbibliothek

Die Deutsche Nationalbibliothek verzeichnet diese Publikation in der Deutschen Nationalbibliografie; detaillierte bibliografische Daten sind im Internet über <http://dnb.d-nb.de> abrufbar.

Gedruckt auf säurefreiem, holzfreiem, chlorfrei (TCF) hergestelltem, unbegrenzt alterungsbeständigem Papier nach ANSI-Z 3948 und DIN/ISO 9706 entsprechend der Forderung des Deutschen Bibliotheksinstituts.

© Copyright 2009 by Karl-Heinz Kuhn

© Copyright 2009 by Der Andere Verlag, Tönning, Lübeck und Marburg

Lektorat: Der Andere Verlag, Bergweg 1, 25832 Tönning

Tel. (04861) 610 514, Fax (04861) 610 859

E-Mail: talkto@der-andere-verlag.de

Internet: <http://www.der-andere-verlag.de>

ISBN: 978-3-89959-827-8

Martin

*Le Philosophe
Pyrrhonien*

Comédie en trois actes

*Texte établi d'après l'édition
d'Angers, 1761*

*Édité et introduit
par*

Karl-Heinz Kuhn

Dédié à ma mère,

Madame Adelheid Kuhn.

Table des matières

Introduction	XIII*
Appareil critique	XIX*
Pages scannées de l'original	XXI*
Bibliographie	XXXIII*
LE PHILOSOPHE PYRRHONIEN, COMÉDIE, En trois Actes	I
A MONSIEUR LE MARQUIS DE CRAON	III
ARGUMENT	5
NOMS DES PERSONNAGES	6
LE PHILOSOPHE PYRRHONIEN. COMÉDIE	7
PERMISSION	70
Curriculum vitae de l'éditeur	

Introduction

Il y a quelques mois, j'ai eu l'occasion d'acheter chez un bouquiniste un livre intitulé *Le Philosophe Pyrrhonien*. Il s'agit d'une comédie en trois actes, écrite par Monsieur Martin¹ et imprimée à Angers en 1761. Après mes recherches dans beaucoup de catalogues de bibliothèques, j'ai porté la conclusion que ce livre est très rare. J'ai seulement trouvé un autre exemplaire dans le catalogue de la Bibliothèque municipale d'Angers.

Nous n'avons que peu d'informations sur la vie de Martin, l'auteur du *Philosophe Pyrrhonien*. Elles se basent surtout sur les indications qu'on trouve dans le livre même. La première page du *Philosophe Pyrrhonien* nous indique que Martin était professeur de philosophie au collège de Château-Gontier. Même la grande *Histoire littéraire du Maine* de Barthélemy Hauréau ne nous avance pas. On y trouve sous le nom *Martin* la description suivante :

« C'est un écrivain qui nous est signalé par le catalogue de la bibliothèque de Soleinne, mais nous n'avons pas d'autre renseignement sur sa vie et sur ses ouvrages. Il professait la philosophie au collège de Château-Gontier, lorsqu'il publia : *le philosophe Pyrrhonien*, comédie en trois actes et en prose ; Angers, Barrière, 1765 [*sic*], in-12. Pour avoir été professeur au collège de Château-Gontier, cet écrivain n'est pas peut-être né dans le Maine [...] » (Hauréau, 1852, Tome 4, p. 363-364)

1. D'après Brenner (1979, p. 98), Martin est aussi l'auteur d'autres pièces de théâtre : *La Vérité renaissante* (imprimée à Paris en 1775), *L'Irrésolu* et *La Dissimulation délicate* (deux manuscrits à la Bibliothèque nationale de France, cf. Omont, 1895, II, Tome 1, p. 343 ; p. 349). Mais le nom Martin est si répandu qu'il est très incertain que ces pièces aient été écrites effectivement par l'auteur du *Philosophe Pyrrhonien*. (cf. Tissier, 1992, p. 513)

XIV*

Hauréau se réfère à la description suivante de la *Bibliothèque dramatique* de Martineau de Soleinne :

« Le Philosophe Pyrrhonien, comédie en 3 actes (pr.), par M. Martin, professeur de philosophie à Châteaugontier. *Angers, Louis-Charles Barrière*, 1761, in-12 de 69 p., br. » (Soleinne, 1844, Tome 2, p. 139)

Dans son *Dictionnaire historique, géographique et biographique de Maine-et-Loire*, Célestin Port nous indique que Martin était aussi avocat à la ville de Craon. (cf. Port, 1876, Tome 2, p. 609)

Château-Gontier est une belle ville au nord-ouest de la France, située dans le département de la Mayenne et qui a célébré son millénaire en 2007. La ville est traversée par le fleuve Mayenne et a aujourd'hui (2009) environ 12.000 habitants.

L'école, où l'auteur du *Philosophe Pyrrhonien* enseigna, possède une longue histoire. Ses débuts remontent jusqu'à l'année 1336, quand les évêques décidèrent au concile de la province de Tours de fonder un collège à Château-Gontier. (cf. Foucault, 1883, p. 58 ; p. 235-237) Au début du 18^e siècle, le collège qui jouissait entre-temps d'une grande réputation dut déménager. En 1896, René Gadbin écrivit dans son article *Quelques notes sur l'histoire de l'imprimerie à Château-Gontier, XVIII^e et XIX^e siècles* :

« En 1708, le collège ecclésiastique de Château-Gontier, fondé par les anciens seigneurs et établi depuis plusieurs siècles proche l'église Saint-Jean-Baptiste, dans les dépendances de la Collégiale de Saint-Just, supprimée en 1790, le collège, disons-nous, était si prospère, que les locaux, depuis longtemps reconnus insuffisants, furent abandonnés. On transféra le siège de l'école renommée au faubourg d'Azé, dans l'antique prieuré de N.-D. du Géneteil, dépendant de l'abbaye de Toussaint d'Angers, où nous le voyons encore aujourd'hui, mais passé depuis 1881 sous la direction de l'Université.

Avec une population scolaire de plus de trois cents élèves que comptait alors l'établissement, on comprend sans peine la quantité de livres classiques qu'il fallait tirer chaque année des imprimeries d'Angers, pour la fourniture du collège de Château-Gontier. M. Gilles Marais [...], en fonctions comme Principal de cette Maison d'éducation (1710-1733), résolut alors d'assurer la fourniture régulière, économique et facile chaque jour, des ouvrages scolaires. » (Gadbin, 1896, p. 9-10)

René Gadbin nous fait savoir dans son article que le principal Gilles Marais se mit à la recherche d'un imprimeur susceptible de s'installer à Château-Gontier. En 1713, Marais trouva enfin à Nantes l'imprimeur Joseph Gentil qui était prêt à ouvrir une imprimerie à Château-Gontier. (cf. Gadbin, 1896, p. 10)

L'imprimerie de Joseph Gentil a existé jusqu'en 1739. Après cette date, il n'y a plus eu d'imprimerie à Château-Gontier jusqu'en 1832. Pendant cette période, la plupart des livres dont la ville et le collège avaient besoin ont été imprimés à Angers. (cf. Gadbin, 1896, p. 21-23) C'est aussi le cas du *Philosophe Pyrrhonien*.

En 1961, le collège fut transformé en lycée. Il porte aujourd'hui le nom de Lycée Victor Hugo.

Dans l'argument (cf. p. 5) de sa pièce, Martin nous indique l'intention qu'il poursuit avec sa comédie. Il veut éclairer ses élèves sur les systèmes philosophiques du philosophe grec Pyrrhon (~360-~270 av. J.-C.) et des Péripatéticiens, des élèves d'Aristote (384-322 av. J.-C.). Comme adversaire convaincu du pyrrhonisme, Martin veut le « détruire » et le remplacer par la doctrine des Péripatéticiens.

Tandis qu'Aristote et ses élèves étaient d'avis que la connaissance humaine possède des principes fondamentaux, Pyrrhon soutenait un scepticisme radical. Victor Brochard écrit dans son œuvre classique *Les sceptiques grecs* :

XVI*

« Pyrrhon n'a pas inventé le doute, car nous avons vu, bien avant lui, Anaxarque et plusieurs mégariques tenir la science pour impossible ou incertaine. Mais Pyrrhon paraît être le premier qui ait recommandé de s'en tenir au doute sans aucun mélange d'affirmation, au doute systématique, s'il est permis d'unir ces deux mots. C'est lui qui, au témoignage d'Ascanius (Diog., IX, 61. [...]), trouva la formule sceptique : suspendre son jugement. [...]

Il importe de remarquer que le doute sceptique ne porte pas sur les apparences ou phénomènes (φανόμενα) qui sont évidents, mais uniquement sur les choses obscures ou cachées (ἄδηλα). Aucun sceptique ne doute de sa propre pensée (Diog., IX, 77 [...] — *Ibid.*, 104 [...] — *Ibid.*, 106.), et le sceptique (Diog., 103.) avoue qu'il fait jour, qu'il vit, qu'il voit clair. Il ne conteste pas que tel objet lui paraisse blanc, que le miel lui paraisse doux. Mais l'objet est-il blanc ? le miel est-il doux ? Voilà ce qu'il ne sait pas. Il ignore tout ce qui n'apparaît pas aux sens ; il ne nie pas la vision ; mais il ne sait pas comment elle s'accomplit. Il sent que le feu brûle, mais il ignore s'il est dans sa nature de brûler. » (Brochard, 1887, p. 54-56)

La doctrine de Pyrrhon ne s'occupe pas seulement des possibilités de la connaissance humaine. Elle a aussi des conséquences pour la morale de l'homme. Brochard écrit :

« Quel fut l'enseignement moral de Pyrrhon ? Sur ce point encore nous avons peu de documents. < Il soutenait, dit Diogène (61. Cf. Sext., *M.*, XI, 140.), que rien n'est honnête ni honteux, juste ni injuste, et de même pour tout le reste ; que rien n'existe réellement et en vérité, mais qu'en toutes choses les hommes se gouvernent d'après la loi et la coutume ; car une chose n'est pas plutôt ceci que cela. >

En dehors de cette formule toute négative, nous savons seulement que Pyrrhon considérait l'aphasie et l'ataraxie, et, suivant une expression qui paraît lui avoir été plus familière, l'*adiaphorie* et

l'apathie [...] comme le dernier terme auquel doivent tendre tous nos efforts. N'avoir d'opinion ni sur le bien, ni sur le mal, voilà le moyen d'éviter toutes les causes de trouble. La plupart du temps, les hommes se rendent malheureux par leur faute (Diog., 108, *seq.* Cf. Aristoc. ap. Euseb., *Præp. ev.*, XIV, XVIII, 18.); ils souffrent parce qu'ils sont privés de ce qu'ils croient être un bien, ou que, le possédant, ils craignent de le perdre, ou parce qu'ils endurent ce qu'ils croient être un mal. Supprimez toute croyance de ce genre, et tous les maux disparaissent. Le doute est le vrai bien. » (Brochard, 1887, p. 58)

De même pour Martin, l'auteur du *Philosophe Pyrrhonien*, la doctrine de Pyrrhon n'a pas seulement des conséquences pour notre conception de la connaissance humaine. Dans les trois chansons de la comédie, il exprime clairement ses opinions. Il voit dans le pyrrhonisme un danger pour la foi et pour la société humaine. Les personnes qui vivent dans l'entourage d'un pyrrhoniste sont forcées d'agir contre la morale pour réduire leur malheur.

Martin n'est pas seulement un adversaire du pyrrhonisme. Il refuse aussi cette sorte de dogmatisme qui voudrait tout connaître. Pour Martin, le pyrrhonisme et le dogmatisme sont fondés sur certains défauts du caractère humain, à savoir la vanité et le désir de gloire.

Il est donc évident que toutes les tentatives de réfuter les convictions de Candor, le représentant du pyrrhonisme, sont vouées à l'échec. Le tournant décisif dans ses conceptions n'apparaît que lorsque Candor reconnaît les souffrances causées par sa doctrine. Quand il voit, à la fin de la pièce, les larmes de son frère, il prend ses distances par rapport au pyrrhonisme.

Quant à l'édition du texte, je m'étais fixé pour objectif de reproduire l'original le plus justement possible. J'ai corrigé peu d'éléments du texte, qui de toute évidence étaient des fautes d'impression. Une liste de ces éléments se trouve à la page XIX*.

XVIII*

Pour permettre au lecteur de se faire une idée précise de l'original, j'ai scanné en noir et blanc quelques pages (voir p. XXI*-XXXI*).

Si un lecteur avait des questions ou voulait faire des propositions en vue de toute amélioration éventuelle, il peut volontiers s'adresser à moi. Mon adresse se trouve dans le curriculum vitae situé à la fin du livre.

Je dédie ce livre à ma mère, Madame Adelheid Kuhn, qui a toujours été présente quelque soit la situation.

Appareil critique

page, ligne du texte de la comédie	texte original	correction par Kuhn
iv, 1	vi	iv
8, 5	malgré	mal gré
15, 4	auxmiens	aux miens
20, 1	PYRRHONIEN	PYRRHONIEN,
27, 17	indossiluble	indissoluble
27, 22/23	Sa-/riague	Sy-/riague
28, 20	MASCARILLE,	MASCARILLE.
30, 9	original,	original.
34, 8	MARGUS,	MARGUS.
35, 16	qne	que
39, 9	princjpe	principe
41, 7	Porrinien	Porrinien.
47, 20	Philpsophes	Philosophes
48, 13	MASCARILLE.	MASCARILLE,
51, 10	Monsieur	Monsieur.
63, 22	L'HUISSIER	L'HUISSIER,

Dans l'original, les mots « COMÉDIE », « CLÉON » et « LÉONDE » sont écrits certaines fois avec ou sans accent aigu. J'ai choisi la version avec accent afin d'uniformiser la rédaction.

LE
PHILOSOPHE
PYRRHONIEN,
COMÉDIE,

En trois Actes,

Par M. MARTIN, Professeur de
Philosophie à Châteaugontier.

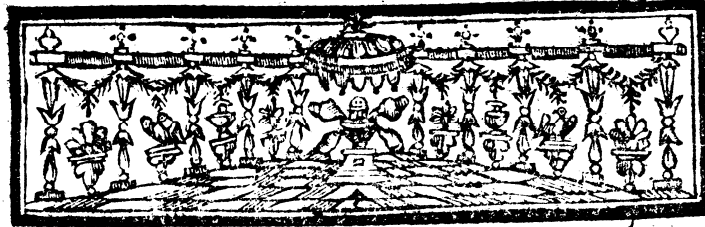


A ANGERS,

Chez LOUIS-CHARLES BARRIERE,
Imprimeur - Libraire de la Ville,
Rue S. Laud, à la Science.

M. DCC. LXI,

Avec Permission.



A
MONSIEUR
LE MARQUIS DE CRAON.

*M*ONSIEUR,

Rien ne m'a plus flatté que l'envie que vous m'avez fait l'honneur de me marquer de lire ma Comédie du Philosophe Pyrrhonien ; aussi sans faire attention à la foiblesse de mon Ouvrage, & sans craindre les critiques bien fondées dont les Connoisseurs l'assailliront, je n'ai pas crains de lui faire voir le jour, pour vous en donner une copie plus correcte. Si l'on me fait un crime d'une démarche si hardie, je répondrai, qu'étant mon seul Mécène, c'est à vous seul que je suis tenu d'en rendre compte ; per-

A ij



LE PHILOSOPHE
PYRRHONIEN.
COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE *seul.*



U diable la Philosophie ! La peste soit du Pyrrhonisme ! A chaque instant on m'étrille d'importance, je crie comme quatre, je m'emporte comme un Colporteur ; & notre Maître toujours égal, me répond d'un grand sens froid que tout jusqu'à son caprice n'est qu'incertitude. S'il m'envoie porter une Lettre, ou faire quelque commission, quelque exact que j'aie

A iij

10 LE PHILOSOPHE PYRRHONIEN,

CLÉON.

Parbleu, voilà un fier animal, si dans le moment tu ne fais ce que je dis, je te fais chasser comme un gueux de la maison de mon frere.

MASCARILLE.

Il en doutera tout comme moi, il ne fait seulement pas qu'il ait un domestique, & quand même il me feroit l'honneur de me congédier, je serois bien vite rentré, parce qu'il douteroit de ma sortie.

CLÉON.

Attends-moi, mon drôle, si je t'attrappe, je te passe mon épée au travers du corps.

MASCARILLE.

Pour le coup je ne doute plus, je cours remplir votre ordre.

SCENE III.

CLÉON *seul.*

V It-on jamais des originaux de cette espèce ? il faut être bien malheureux pour avoir un frere aussi extravagant que celui que j'ai, & cet impertinent de Mascarille ose encore à mes yeux jouer son ridicule. Tous ces déburs ne m'annoncent rien de bon. Comment faire consentir à mon frere que mon neveu épouse Mademoiselle Lucie,

50 LE PHILOSOPHE PYRRHONIEN,
M A S C A R I L L E.

Rassurez vos esprits , Monsieur Léonde ,
tout ira au parfait , vous n'en mourrez pas.

L É O N D E.

Oh , que tu m'inquiete ! je ne te-dis pas
de me sauver la vie , mais de faire réussir
mon établissement.

M A S C A R I L L E.

Vous n'en mourriez donc pas , si votre
affaire alloit à *volo* ? Je craignois pourtant
que ci-fait : me voilà tranquille à mon tour.

L É O N D E.

En graces , Mascarille , ne me fait pas tant
souffrir ; dis-moi , sans tant railler ; de quel
expédient nous pourrions nous servir pour
faire tomber mon pere dans nos sentimens.
Tiens , voilà quelques Louis pour t'engager
à le faire.

M A S C A R I L L E *en les recevant.*

Je vous remercie , Monsieur , me croyez-
vous homme à me laisser mener par l'ar-
gent ? Vous m'insultez ! à vous dire vrai ,
si c'étoit un autre , je me fâcherois , & bien
fâché ; car vos Louis ne me rajetteroient pas
la vie , si j'étois une fois suspendu par le
collet de ma chemise , Mais je suis trop
bon. Je vais travailler pour vous. Laissez-
moi rêver un moment . . . Ah , pour le
coup j'y suis . . . Il faut . . .

L É O N D E.

Que faut-il faire ?

COMEDIE.

67



CHANSON.

*L'Homme dans son propre caprice
Se creuse un éternel tombeau,
Et l'impunité de son vice
Fait son plus terrible bourreau.*

*Toujours inquiet, toujours en peine
Au sein de ses illusions,
Son esprit se forme une chaîne
Qui tient ses opérations.*

*De la société l'agréable concorde
S'appliquant à former les sincères plaisirs,
Chasse loin de son sein cet esprit de discorde
Qui ne sait enfanter que plaintes & soupirs.*

*Celui qui par devoir sous un si dur empire
Est forcé dans les pleurs de voir nager ses jours!
Poussé par la fureur qu'un tel état inspire,
Que ne fera-t-il pas pour en tarir le cours!*

*Enfant, parent, domestique,
Foulant aux pieds & le sang & devoir;
A tromper un Tyran font leur étude unique;
La liberté leur offre un consolant miroir.*

*Candor Pyrrhonien & entêté de l'être,
Réduit tous les esprits aux plus affreux excès!
Le sang trahit le sang, le serviteur le maître,
Le crime & la fureur concourent au succès.*

Bibliographie

Angot, Alphonse (1890). *L'instruction populaire dans le Département de la Mayenne avant 1790*. Paris : Picard.

Annas, Julia ; Barnes, Jonathan (1985). *The modes of scepticism : ancient texts and modern interpretations*. Cambridge : Cambridge University Press.

Barnes, Jonathan (1982). *Aristotle*. Oxford : Oxford University Press.

Barnes, Jonathan (1983). The beliefs of a Pyrrhonist. in : *Elenchos 4*, p. 5-43.

Barnes, Jonathan (1990). *The toils of scepticism*. Cambridge : Cambridge University Press.

Barnes, Jonathan (1992a). *Diogenes Laertius IX 61-116 : The Philosophy of Pyrrhonism*. in : Wolfgang Haase (éd.). *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt, II. 36, 6*. (p. 4241-4301). Berlin : Walter de Gruyter & Co.

Barnes, Jonathan (1992b). *Pyrrhonism, Belief and Causation. Observations on the Scepticism of Sextus Empiricus*. in : Wolfgang Haase (éd.). *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt, II. 36, 6*. (p. 2608-2695). Berlin : Walter de Gruyter & Co.

Barnes, Jonathan (éd.) (1995). *The Cambridge Companion to Aristotle*. Cambridge : Cambridge University Press.

Bett, Richard (2000). *Pyrrho, his antecedents, and his legacy*. Oxford : Oxford University Press.

Brenner, Clarence Dietz (1979). *A bibliographical list of plays in the French language 1700-1789*. New York : AMS Press. (réimpression de l'édition Berkeley 1947).

XXXIV*

Brochard, Victor (1887). *Les sceptiques grecs*. Paris : Imprimerie nationale.

Brunschwig, Jacques (1995). *Études sur les philosophies hellénistiques : épicurisme, stoïcisme, scepticisme*. Paris : Presses universitaires de France.

Burnyeat, Myles (éd.) (1983). *The skeptical tradition*. Berkeley : University of California Press.

Conche, Marcel (1994). *Pyrrhon ou l'apparence*. Paris : Presses universitaires de France.

Cossutta, Frédéric (1994). *Le scepticisme*. Paris : Presses universitaires de France. (Que sais-je ? ; 2829).

Decleva Caizzi, Fernanda (éd.) (1981). *Pirrone testimonianze*. Napoli : Bibliopolis.

Diogène Laërce (1999a). *Diogenis Laertii Vitae Philosophorum*. 2 vols. Éd. Miroslav Marcovich. Stuttgart : B. G. Teubner.

Diogène Laërce (1999b). *Vies et doctrines des philosophes illustres*. Traduction française sous la direction de Marie-Odile Goulet-Cazé. Introduction, traduction et notes de Jean-François Balaudé... 2e édition revue et corrigée. Paris : Librairie Générale Française.

Dumont, Jean-Paul (1966). *Les sceptiques grecs*. Textes choisis et traduits par Jean-Paul Dumont. Paris : Presses universitaires de France.

Dumont, Jean-Paul (1985). *Le scepticisme et le phénomène : essai sur la signification et les origines du pyrrhonisme*. 2e édition revue et augmentée. Paris : Vrin. (1re édition, Paris : 1972).

Foucault, Martin (1883). *Documents sur Château-Gontier, première baronnie de la province d'Anjou*. Laval : Chailland.

Gadbin, René (1896). *Quelques notes sur l'histoire de l'imprimerie à Château-Gontier, XVIII^e et XIX^e siècles*. Extrait du *Bibliophile du Maine*, numéro de juillet 1896. Laval : Auguste Goupil.

Geysler, Joseph (1917). *Die Erkenntnistheorie des Aristoteles*. Münster.

Hankinson, Robert James (1995). *The sceptics*. London : Routledge.

Hauréau, Barthélemy (1852). *Histoire littéraire du Maine*. Tome 4. Paris : Julien, Lanier et Cie.

Hookway, Christopher (1992). *Scepticism*. London : Routledge.

Jaeger, Werner (1997). *Aristote : fondements pour une histoire de son évolution*. Traduit et présenté par Olivier Sedeyn. Paris : l'Éclat. (1^{re} édition, Berlin : 1923).

Long, Anthony Arthur (1986). *Hellenistic philosophy : Stoics, Epicureans, Sceptics*. 2^e édition, London : Duckworth. (1^{re} édition, London : 1974).

Long, Anthony Arthur (2006). *From Epicurus to Epictetus : studies in Hellenistic and Roman philosophy*. Oxford : Clarendon Press.

Long, Anthony Arthur ; Sedley, David Neil (1987). *The Hellenistic philosophers*. 2 vols. Cambridge : Cambridge University Press.

O'Meara, Dominic J. (éd.) (1981). *Studies in Aristotle*. Washington, DC : Catholic University of America Press.

Omont, Henri (1895). *Catalogue général des manuscrits français*. Série in-8° : II. Ancien supplément français : N^{os} 6171-15369. Tome 1 : N^{os} 6171-9560 du fonds français. Paris : Leroux.

Popkin, Richard Henry (1995). *Histoire du scepticisme d'Érasme à Spinoza*. Paris : Presses universitaires de France.

Popkin, Richard Henry (éd.) (1997). *Scepticism in the enlightenment*. Dordrecht : Kluwer.

Port, Célestin (1876). *Dictionnaire historique, géographique et biographique de Maine-et-Loire*. Tome 2. Paris : Dumoulin.

Robin, Léon (1944). *Pyrrhon et le scepticisme grec*. Paris : Presses universitaires de France.

Schofield, Malcolm (éd.) (1980). *Doubt and dogmatism : studies in Hellenistic epistemology*. Oxford : Clarendon Press.

Sextus Empiricus (1933-1949). *Sextus Empiricus : in four volumes*. With an English translation by Robert Gregg Bury. London : Heinemann. (Loeb Classical Library).

Sextus Empiricus (1994). *Outlines of Scepticism*. Translated by Julia Annas and Jonathan Barnes. Cambridge : Cambridge University Press.

Sextus Empiricus (1996). *The skeptic way : Sextus Empiricus's Outlines of Pyrrhonism*. Translated, with introduction and commentary by Benson Mates. New York : Oxford University Press.

Sextus Empiricus (1997). *Esquisses pyrrhoniennes*. Introduction, traduction et commentaires par Pierre Pellegrin. Paris : Éditions du Seuil.

Sinnott-Armstrong, Walter (éd.) (2004). *Pyrrhonian skepticism*. Oxford : Oxford University Press.

Soleinne, Martineau de (1844). *Bibliothèque dramatique de Monsieur de Soleinne*. Catalogue rédigé par P. L. Jacob. Tome 2. Paris : Administration de l'Alliance des Arts.

Tarrant, Harold (2007). *Scepticism or Platonism ? : the philosophy of the Fourth Academy*. Cambridge : Cambridge University Press.

Tissier, André (1992). *Les spectacles à Paris pendant la Révolution : répertoire analytique, chronologique et bibliographique ; de la réunion des Etats généraux à la chute de la royauté 1789-1792*. Genève : Droz.

Voelke, André-Jean (éd.) (1990). *Le scepticisme antique : perspectives historiques et systématiques*. Actes du Colloque International sur le Scepticisme Antique, Université de Lausanne, 1-3 juin 1988. Genève : Cahiers de la Revue de Théologie et de Philosophie ; 15.

LE
PHILOSOPHE
PYRRHONIEN,
COMÉDIE,

En trois Actes,

*Par M. MARTIN, Professeur de
Philosophie à Châteaugontier.*

A ANGERS,
Chez LOUIS-CHARLES BARRIERE,
Imprimeur-Libraire de la Ville,
Ruë S. Laud, à la Science.

M. DCC. LXI.

Avec Permission.

A
MONSIEUR
LE MARQUIS DE CRAON.

*M*ONSIEUR,

Rien ne m'a plus flatté que l'envie que vous m'avez fait l'honneur de me marquer de lire ma Comédie du Philosophe Pyrrhonien ; aussi sans faire attention à la foiblesse de mon Ouvrage, & sans craindre les critiques bien fondées dont les Connoisseurs l'assailliront, je n'ai pas crains de lui faire voir le jour, pour vous en donner une copie plus correcte. Si l'on me fait un crime d'une démarche si hardie, je répondrai, qu'étant mon seul Mécène, c'est à vous seul que je suis tenu d'en rendre compte ; per-

suadé que mon émulation pour les Sciences & le zele dont je brûle de vous avoir pour Protecteur de mes Productions, vous les feront regarder d'un œil plus favorable.

Peut-être encore que mes Lecteurs éblouis par le bruit de votre réputation, en jettant les yeux sur ma Dédicace, se laisseront aisément prévenir en ma faveur. Tout le monde connoît la délicatesse de votre goût, & la profondeur de vos lumières dans les différentes Sciences qui simpatisent avec l'éclat de la véritable Noblesse : & il seroit difficile de voir que vous voulez bien m'honorer de votre attention, sans se laisser entraîner dans des préjugés qui jetteroient un voile sur les défauts de ma Pièce.

Au reste, il me suffit, Monsieur, d'avoir l'honneur de vous avoir pour mon Lecteur, pour que tous mes souhaits soient remplis. Daignez mettre le comble à ma satisfaction, en permettant que je me dise,

Avec le plus profond respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur,

MARTIN.

ARGUMENT.

M On but, en composant cette Comédie, a été de faire concevoir plus facilement à mes Ecoliers qui l'ont représentée, ce que c'étoit que les principaux Systèmes des Philosophes, de détruire le Pyrrhonisme, & d'établir sur ses ruines le sentiment des Péripatéticiens.

Les épines qu'offre aux yeux d'un Ecolier naissant, l'entrée de cette redoutable carrière, sont capables de décourager l'esprit le plus résolu, & je n'ai rien cru de plus propre à mitiger cette pardonnable timidité, qu'en faisant naître sous les pas de mes Eleves les fleurs du Théâtre-Comique.

Je prie mes Lecteurs de fermer les yeux sur bien des vices grossiers qui blesseront le goût des moins délicats, & de faire attention que ma témérité est moins l'ouvrage de la vaine gloire, que de la soumission que j'ai cru devoir à des Amis respectables.

NOMS

DES PERSONNAGES.

CANDOR, *Philosophe Pyrrhonien.*

MARGUS, *Disciple du Pyrrhonien.*

LÉONDE, *filz du Pyrrhonien.*

CLÉON, *frere du Pyrrhonien & Péripatéticien.*

GAUDIN, *Notaire, Mascarille déguisé.*

LAMBALE, *Marchand.*

PHILIPPON, *Huissier.*

MASCARILLE, *Valet du Pyrrhonien.*

JOURDAIN, *Valet de Cléon.*

Deux Cavaliers de Maréchaussée

La Scene est à Craon dans la maison du
Sieur Candor.

LE PHILOSOPHE PYRRHONIEN.

COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE *seul.*

A U diable la Philosophie ! La peste soit du Pyrrhonisme ! A chaque instant on m'étrille d'importance, je crie comme quatre, je m'emporte comme un Colporteur ; & notre Maître toujours égal, me répond d'un grand sens froid que tout jusqu'à son caprice n'est qu'incertitude. S'il m'envoie porter une Lettre, ou faire quelque commission, quelque exact que j'aie

été à remplir ses volontés, il en doute toujours, & m'enfile un Kyrielle de raisonnemens où mon pauvre esprit se perd, & bon gré mal gré, il faut que je dise comme lui. Ce qui me console, c'est qu'il est assez souvent le sot de ses folles extravagances. Hier encore, comme la cuisine étoit vuide de ses Officiers, Monsieur notre mâtin s'y insinua fort adroitement, & fit son souper de celui de notre Philosophe. A cette nouvelle la frayeur devint générale. On s'attendoit à des scenes sanglantes ; mais que nous fûmes surpris de trouver un homme brave, insensible à la perte qu'il venoit de faire, & dire à la nouvelle qu'il en reçut, qu'il n'étoit pas sûr s'il ne soupoit pas réellement. L'éclat de rire qui m'échappa à ce trait de Misanthrope, manqua d'attirer sur mes échine une volée de coups de canne dont je n'aurois pas nié l'application. Tout le monde se plaint de sa folle doctrine, d'autant plus dangereuse, qu'à sa faveur il ne paye ni Marchands, ni Ouvriers, ni domestiques. Du tout on s'en prend absolument à moi, comme je passe pour son conseil ; & moi qui aime les honneurs, j'essuie toutes les nargues en faveur de cette qualité. Mais j'entends du bruit.

SCENE II.

MASCARILLE, CLÉON.

CLÉON.

MAscarille.

MASCARILLE.

Monsieur.

CLÉON.

Ton Maître est-il visible ?

MASCARILLE.

Monsieur, j'en doute.

CLÉON.

Si tu en doutes, va t'en informer, parce qu'il faut que je lui parle.

MASCARILLE.

Oh, Monsieur, son doute est encore bien plus fort que le mien, il va douter si je lui parle.

CLÉON.

Dis-lui que c'est son frere qui le demande.

MASCARILLE.

Il m'a dit encore ce matin qu'il doutoit s'il en avoit.

CLÉON.

Point tant de raisons, & qu'on m'obéisse.

MASCARILLE.

Est-il certain qu'on doive le faire ?

CLÉON.

Parbleu, voilà un fier animal, si dans le moment tu ne fais ce que je dis, je te fais chasser comme un gueux de la maison de mon frere.

MASCARILLE.

Il en doutera tout comme moi, il ne sait seulement pas qu'il ait un domestique, & quand même il me feroit l'honneur de me congédier, je serois bien vîte rentré, parce qu'il douteroit de ma sortie.

CLÉON.

Attends-moi, mon drôle, si je t'attrappe, je te passe mon épée au travers du corps.

MASCARILLE.

Pour le coup je ne doute plus, je cours remplir votre ordre.

SCENE III.

CLÉON *seul.*

VIt-on jamais des originaux de cette espèce ? il faut être bien malheureux pour avoir un frere aussi extravagant que celui que j'ai, & cet impertinent de Mascarille ose encore à mes yeux jouer son ridicule. Tous ces débuts ne m'annoncent rien de bon. Comment faire consentir à mon frere que mon neveu épouse Mademoiselle Lucie,

absorbé comme il est dans le Systême de l'insensé Pyrrhonisme ? Voudra-t-il seulement convenir que son fils aime cette Demoiselle ; que celle-ci a autant de rares qualités, comme tout le monde le certifie ; qu'elle est d'un sang à honorer sa famille, assez riche pour augmenter sa fortune, & assez méritée pour être adorée d'un pere ? Je suis sûr qu'il va pousser la folie jusqu'à douter qu'il ait un fils, & qu'on lui propose de l'établir.

SCENE IV.

MASCARILLE, CLÉON.

MASCARILLE [*tout bas.*]

OH, pour cela je n'en doute pas.

CLÉON.

Vous voilà donc, Monsieur l'original : que vous a dit mon frere ?

MASCARILLE.

J'en doute.

CLÉON.

Le scélérat ! veux-tu me répondre ? sans quoi....

MASCARILLE.

Est-ce que je ne vous répons pas ? Il m'a répondu qu'il en doutoit ; mais com-

me il prenoit sa perruque de cérémonie, j'ai bien compris que dans l'incertitude il prenoit le meilleur parti en venant vous trouver. Monsieur Léonde m'a dit de vous dire qu'il vous prioit de l'attendre, & qu'il seroit bientôt à vous.

SCENE V.

LE PHILOSOPHE, CLÉON,
MASCARILLE.

LE PHILOSOPHE.

MAscarille.

MASCARILLE.

Madame.

LE PHILOSOPHE.

Qu'est-ce que c'est que ce maraud ?
Madame ?

MASCARILLE.

Monsieur, je doutois si vous étiez un homme ou une femme.

LE PHILOSOPHE.

A la bonne heure. Mais qui me demande ?

MASCARILLE.

Que me servira de vous le dire ? puisque vous doutez de tout ce que je vous dis.

LE PHILOSOPHE.

Tu babilles aujourd'hui, parle-moi sans tant de raisons.

MASCARILLE.

Etes-vous sûr, Monsieur, que je babille ? Regardez devant vous, vous verrez qui vous demande.

CLÉON.

Bon-jour, mon frere, comment vous portez-vous aujourd'hui ?

LE PHILOSOPHE.

Je n'en sais rien, mon frere.

MASCARILLE [*tout bas.*]

Il fait pourtant bien le diable, quand il se porte mal.

CLÉON.

Mais vous devez sentir si votre machine se plaint, ou si vous éprouvez la tranquillité que produit la santé ; ce sont-là deux regles infaillibles pour distinguer quand on se porte bien ou mal.

LE PHILOSOPHE.

Hélas, mon frere ! Est-il dans ce monde quelque chose de certain ? L'homme est-il en état d'acquérir quelque connoissance ? Pour moi, plus je réfléchis sur la nature de notre esprit, plus je le trouve borné & réduit à la fatale nécessité de douter de tout.

CLÉON.

Mais, mon frere, il y a des principes si évidens que nous les concevons par la seule

intelligence des termes ; par exemple, pourriez-vous douter que deux & deux ne fassent quatre ?

LE PHILOSOPHE.

Je doute si deux existent réellement, ainsi que quatre ; comment ne pas douter de leur convenance ?

MASCARILLE.

Monsieur, cependant, quand vous me payez mes honoraires, vous savez bien que deux liards de plus ne font pas votre compte.

SCENE VI.

LE PHILOSOPHE, CLÉON,
LÉONDE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Voici Monsieur Léonde, êtes-vous bien sûr qu'il soit votre fils ?

LÉONDE.

Ah, mon cher oncle, que j'ai de joie de vous voir ! Je ne m'attendois pas à ce bonheur de si-tôt ; on m'avoit même dit que vous deviez partir de votre Château pour vous rendre à Paris, où votre Procureur vous demandoit incessamment.

CLÉON.

On vous a dit vrai, mon cher neveu ; mais je préfère vos intérêts aux miens, vous en allez être convaincu.

MASCARILLE.

Monsieur, j'en douterois.

LÉONDE.

Cet impertinent nous fatigue sans cesse de ses sottises.

CLÉON.

Mon frere, pouvez-vous souffrir chez vous un domestique qui ait des façons aussi grossieres & aussi injurieuses que le vôtre les a.

LE PHILOSOPHE.

Mais, Cléon, est-il certain qu'il ait ces manieres ? Depuis qu'il est avec moi, je n'ai pas encore eu le temps d'en être convaincu. Il me semble quelquefois qu'il passe l'importunité, & qu'il va jusqu'à l'impertinence ; mais je crains de me tromper.

MASCARILLE.

Ah oui, Monsieur, vous vous trompez, ces deux Messieurs prétendent que tout est certain dans ce monde-ci, & qu'ils conçoivent tout ; toutes leurs accusations ne sont que les effets de cette non petite présomption ; mais voici notre célèbre disciple Monsieur de Margus, il va bien vous confondre : oh, que je m'en réjouis !

SCENE VII.

LE PHILOSOPHE, CLÉON,
LÉONDE, MARGUS,
MASCARILLE.

MASCARILLE.

Monsieur, par votre permission, que j'aie l'honneur de vous dire, que l'on veut insulter à la doctrine de notre Maître ; vous êtes trop brave, notre cher disciple, pour ne pas soutenir sa gloire.

LE PHILOSOPHE.

D'où venez-vous, Margus ? Avez-vous travaillé à la réponse de ce prétendu célèbre argument que nous objectent les Péripatéticiens ? J'ai de mon côté une réponse admirable qui leur ferme la bouche.

MARGUS.

Je suis content, Monsieur, de mon travail, & je doute fort qu'on puisse ébranler ma proposition.

CLÉON.

Pourrois-je, Messieurs, vous demander quel est le sujet de ce débat entre vous & les Péripatéticiens ? Je suis trop amateur de l'étude de la Philosophie, & je connois trop la profondeur de vos lumieres dans

cette science, pour ne pas prendre plaisir à la lecture de vos ouvrages. Ainsi, faites-nous part de l'objection des Péripatéticiens, & de la réponse que vous leur donnez.

LÉONDE.

Je suis impatient, mon cher oncle, d'apprendre le sujet de votre arrivée ici, vous m'avez fait l'honneur de me dire, que c'étoit le seul intérêt que vous preniez en ce qui me regarde : que j'aie la satisfaction d'admirer votre générosité, & de vous en marquer ma reconnaissance.

MARGUS.

Dans ce monde ici, il n'y a point de satisfaction ni de générosité ; mais l'indifférence est l'ame des mouvemens de l'univers, & des hommes sur-tout. Votre espérance, Monsieur Léonde, est donc peu raisonnable.

MASCARILLE.

Oh, que voilà du bon ! Il faut être grand Philosophe pour parler ainsi !

LE PHILOSOPHE.

Je suis ravi d'avoir un domestique qui ait l'esprit si droit & la conception si heureuse ; toutes les têtes des Péripatéticiens, unies ensemble, ne sauroient produire une réponse aussi juste & aussi judicieuse.

CLÉON *bas*.

Peut-on avoir un cerveau si mal timbré !

LÉONDE.

Parlez donc, mon cher oncle, je suis impatient de vous entendre.

CLÉON.

Je le veux bien. Mais, comme il s'agit d'une affaire domestique, je serois charmé, mon frere, que vous fussiez seul avec mon neveu.... Monsieur Margus, je vous prie de nous laisser un instant seuls, j'aurai bientôt le plaisir de vous revoir.

MARGUS.

Je vous le répète, Monsieur Cléon, il n'y a point de plaisir dans ce monde ; mais pour ne pas violer l'usage du monde, je vais me retirer, jusqu'à la confection de vos affaires.

LÉONDE à *Mascarille*.

Et toi, Mascarille, conduis M. Margus dans la Salle.

MASCARILLE.

Monsieur, selon notre doctrine il n'y a point de complimens à faire, & l'on va fort bien sans domestiques.

LE PHILOSOPHE.

J'ai beaucoup de confiance en Mascarille, c'est un domestique qui a beaucoup d'imagination ; & s'il étoit permis de dire qu'il y eut un homme doué d'intelligence, je dirois que ce seroit lui. Laissons-le ici pour nous aider de ses lumieres.

MASCARILLE.

Monsieur, j'ai bien de la peine à douter de la vérité de l'éloge que vous me donnez ; & s'il étoit permis de raisonner juste, ce seroit vous.

LE PHILOSOPHE.

Peut-on parler moins mal !

CLÉON.

Je conviens volontiers du mérite de Mascarille, mais l'affaire ne peut être révélée qu'entre vous & moi. Vous le consulterez après.

MASCARILLE.

Je pars donc comme notre disciple Margus, quoique j'en doute. Mais que ne peut sur un esprit poli comme le mien la force de la bienséance..... Tenez-vous bien, notre Maître, & quoi qu'ils en disent, si vous êtes embarrassé, appelez vite Mascarille.

SCENE VIII.

LE PHILOSOPHE, CLÉON,
LÉONDE.

CLÉON.

Vous me paraissez fatigué, mon frere, je le suis aussi, ainsi nous prendrions des sièges si vous le vouliez.

LE PHILOSOPHE.

Belle raison ! Cléon, l'ame est impassible, & la fatigue du corps ne sauroit lui faire aucune impression.

CLÉON.

Vous pouvez dire vrai, mon frere, & moi me tromper, mais dans la fausse imagination où je suis, d'être réellement fatigué, permettez que pour la contenter, je fasse semblant de me délasser sur un fauteuil.

LE PHILOSOPHE.

Vous m'entendez mal, je n'assure pas que je dise vrai, ni que vous disiez absolument faux ; mais nos raisonnemens sont douteux. Tout comme l'homme n'est point capable de joie, ainsi il n'est pas susceptible de la peine. En deux mots : il y a autant de raisons de nier, dans tout ce qui se dit, qu'il y en a d'affirmer.

CLÉON.

Mais, mon frere, ou votre système est vrai, ou il est faux ; s'il est faux, pourquoi le soutenez-vous ? S'il est vrai, il est donc quelque chose de vrai, tout n'est donc pas du même poids d'affirmation & de négation.

LE PHILOSOPHE.

Rien de tout cela. Mon système, ainsi que tous les sentimens des hommes, sont dans le milieu du vrai & du faux, ce que j'appelle indifférence, ou point douteux.

CLÉON.

Il est donc sûr, suivant vous-même, qu'il y a un point d'indifférence ; ce point n'est donc plus douteux ? Tout ne l'est donc pas ?

LÉONDE.

Mais, mon pere, pourquoi interrompez-vous mon oncle, vous savez qu'il néglige exprès ses affaires les plus importantes, pour vous faire plaisir, & vous ne lui donnez pas le temps de vous faire part du sujet qui l'amene ici.

LE PHILOSOPHE.

Taisez-vous, Monsieur, il ne vous convient pas de donner des leçons à votre pere.

CLÉON.

Vous êtes donc assuré que c'est-là votre fils, vous ne doutez donc pas de tout. Mais revenons au point principal : je viens vous proposer Mademoiselle Lucie pour mon neveu.

LE PHILOSOPHE.

Est-il une Demoiselle Lucie ?

CLÉON.

Croyez-vous que je sois venu ici pour jouer une farce ? vous me faites-là une plaisante question.

LE PHILOSOPHE.

J'en doute. Est-elle de famille à aller de pair avec la mienne ?

CLÉON.

Je suis aussi intéressé que vous dans cette affaire, & ne chercherois pas à mésallier mon neveu.

LE PHILOSOPHE.

J'en doute. Sa fortune est-elle considérable ?

CLÉON.

Je connois tout son bien. Elle jouit actuellement de trente mille livres de rente, & elle est héritière d'une tante dont il doit lui venir vingt mille livres de revenu.

LE PHILOSOPHE.

Tout cela est douteux, & mon esprit ne conçoit pas toutes les relations qu'il y a dans tout ce que vous m'avancez.

LÉONDE.

Mais, mon pere, vous devez connoître mon oncle, & penser qu'il est incapable de vous tromper.

LE PHILOSOPHE.

Cléon peut se tromper comme tout homme, & il n'est pas plus assuré que moi de tout ce qu'il avance.

CLÉON.

Comment, mon frere, pouvez-vous croire que je néglige le procès considérable que j'ai à Paris pour venir vous duper, & que je fasse des démarches aussi sérieuses sans être parfaitement instruit ? Vous m'insultez ! Croirez-vous toujours cette folle doctrine de Pyrrhon qui détruit l'existence de Dieu, celle de notre ame, & renverse tous les fondemens de la société par le doute des loix qui la soutiennent ? Est-il raison-

nable de supposer une ame, & de la supposer sans connoissances ? Ne sentez-vous pas en vous-même le sens intime qui vous découvre une infinité de connoissances auxquelles il ne vous est pas possible de vous refuser ? Pourriez-vous combattre l'évidence qui enleve malgré nous notre assentiment, & nous rend imperturbables dans bien des connoissances ? N'est-ce pas se révolter contre la raison, détruire le bon sens, & se rendre d'une condition pire que celle des animaux les plus brutes ?

LE PHILOSOPHE.

Tout ce raisonnement n'est fondé sur aucun principe certain, & par là même ne sauroit l'être. Mascarille lui-même va vous le détruire ; attendez que je l'appelle. Mascarille ? Mascarille ?

SCENE IX.

LE PHILOSOPHE, CLÉON,
LÉONDE, MASCARILLE.

MASCARILLE *en venant.*

Absum, quis me mandat ?

LE PHILOSOPHE.

Voyez-vous avec quelle aisance il s'exprime en Latin ? C'est un domestique d'or.

MASCARILLE.

D'argent, d'érain & de fer tout ensemble, c'est un homme incomparable.

LE PHILOSOPHE.

Mascarille, prouve à mon frere que son raisonnement n'est pas certain.

MASCARILLE.

Je ne l'ai pas entendu ; mais n'importe, j'en doute. *DE OMNIA EST DOUTANDUM : quod sic reprobō. De omnia est doutandum si de omnia est doutandum, atqui de omnia est doutandum, ergo de omnia est doutandum.... quid istis respondere ad hanc argumentum ?* He, he, he, he, je vous avois bien dit, notre Maître, qu'on vouloit vous séduire ; mais Mascarille ne se mouche pas du pied, car il y paroît sur sa manche.

CLÉON.

Je vous rends justice, mon frere, vous triomphez ; peut-être qu'une autre fois ce sera sous les auspices de la raison. Je sors.

MASCARILLE *au bord du Théâtre.*

C'est bien Mascarille, & non pas notre Maître, qui remporte les lauriers.

Fin du premier Acte.

CHANSON.

*M*Oins ennemi de la lumière,
Homme contemple avec succès
L'utile emploi de ta carrière,
Et à quel prix tu formes tes projets.

*L*à se présente un Epicure
Qui juge le bonheur brutal,
A sa raison est-il parjure ?
Ou son penchant n'est-il pas animal ?

*I*ci l'insensé Pyrrhonisme
fondé sur des absurdités,
Produit le plus dangereux schisme,
Qui détruit Dieu, raison, société.

*D*ogmaticien vain & superbe,
Qui te flatte de tout sonder,
Crains de subir le sort de l'herbe,
Qu'on voit périr pour vouloir trop monter.

*D*e ces écarts cherchons la source
Dans la corruption du cœur,
La vanité règle leur course,
Nos noirs penchans achevent notre erreur.

*C*œurs pervers, esprit chimérique,
Deviens rival du Laboureur,
Par sa simplicité rustique
Il te redresse & confond ton erreur.

ACTE II.

SCENE I.

MASCARILLE, JOURDAIN.

MASCARILLE.

Jourdain, doutes-tu de tout ?

JOURDAIN.

Nenni, ma foi, je ne doute pas, par exemple, que tu ne sois presque fou.

MASCARILLE.

Argumentons. Tu es Péripachien, & moi Porinien. Allons, tiens-toi bien sur tes gardes, je te pousse une botte. *Nulla est connoissantia certa ; si nulla est connoissantia certa, certum antecedens, ergo & consequens.*

JOURDAIN.

Dis donc, grivois, apprends d'abord la Langue Latine, avant de te compromettre avec un homme comme moi, & voici comme je parle : *Est aliqua veritia si nulla sit faussetas ; atqui nulla est veritia, ergo neque faussetas.* Je ne suis pas surpris que tu ne parles pas si bien Latin que moi. Ton Maître doute s'il y a une Langue Latine, & sur ce principe, il a toujours été une

franche bête. Comment toi, qui tire ton origine d'un Crieur d'Eau de Paris, tout comme moi du Syndic des Décroteurs, pourrais-tu être moins ignorant que ton Maître ?

MASCARILLE.

Ah, ah, ah, ah, ah, parbleu tu me divertis ! Tu te donnes pour un bon Latinier, & tu prononces le nom de vérité en Latin *veritia*, c'est bien plutôt *verities*, & *faussetas*, *fausseties*. Pourrais-tu te flatter comme moi d'avoir eu l'honneur d'assister aux Theses de l'Université auprès de mon Maître, car je portois la queue de sa robe, c'est-à-dire, je soutenois les plis de son habit. Et voici un Argument indissoluble que j'ai eu soin de ramasser. Je te vais le dire en François, parce que tu n'entends pas le beau Latin comme moi.

JOURDAIN.

Pardi, tu fais bien l'original, parle en Syriac, si tu veux ; j'en entendrai plus que tu n'en diras.

MASCARILLE.

Eh bien, écoute : *Illa est sententia bonus quæ rendat hominem apaticum, atqui sententia noster rendat hominem apaticum, ergo, &c.*

JOURDAIN.

Au diable le scélérat ! A-t-on jamais blasphémé comme il fait ? *Apaticum... apa-*

ticum..... c'est-là le plus gros jurement que l'on puisse faire.

MASCARILLE.

Voilà ce que c'est que de ne pas entendre la force des termes. *Apaticum* signifie un homme drôle & divertissant, propre à faire les plaisirs des compagnies, perceant, saisissant, comprenant, approfondissant, enlevant.....

JOURDAIN.

Tais-toi donc, quelqu'un approche.

SCENE II.

LÉONDE, MASCARILLE,
JOURDAIN.

LÉONDE.

Vous faites grand bruit, Messieurs, s'agit-il d'une affaire d'honneur ? Contez-moi le sujet de votre dispute.

MASCARILLE.

Monsieur, c'est que le sieur Jourdain veut se faire passer pour un homme d'esprit, & moi je ne le veux pas.

JOURDAIN.

Monsieur, il prend la phrase par la queue. Il affecte le ton de Philosophe, & il ne sait seulement pas tenir son sérieux.

LÉONDE.

Ce n'est que ça, j'en suis charmé. Mascarille, puisque tu te donnes de l'esprit, il faut que tu t'en serves pour me faire plaisir.

JOURDAIN.

Vous me regardez donc comme un As de treffle.

LÉONDE.

Non, Jourdain, tu me seras également utile.

MASCARILLE.

Lui, il ne le sauroit ; si vous voulez avoir une mauvaise affaire, il est en état de vous la produire.

JOURDAIN.

Prends garde que je n'étale ici toutes tes friponneries.

MASCARILLE.

Et toi, crains d'aller dans un moment passer pour un fripon.

LÉONDE.

Accordez-vous, Messieurs, parce que votre désunion me seroit dangereuse.

MASCARILLE.

Pas tant que si ce drôle travailloit pour vous.

JOURDAIN.

L'aide de ce filou vous entraînera dans quelqu'abîme.

LÉONDE.

Voilà qui suffit de part & d'autre.

MASCARILLE.

Oh, je n'ai pas tout dit.

JOURDAIN.

Il m'en reste bien encore.

LÉONDE.

Si vous parlez encore, je sors.

MASCARILLE.

Tais-toi, original.

JOURDAIN.

Ne dis mot, méchant renard.

LÉONDE.

Mascarille, tu connois l'humeur de mon pere, c'est un homme dont la folle doctrine me rendra toujours malheureux.

MASCARILLE.

Monsieur, il n'y a point de malheur.

JOURDAIN.

Tu en as menti, car je le sai bien.

LÉONDE.

Je t'apprendrai que mon oncle veut m'allier avec une Demoiselle très-méritée.

MASCARILLE.

Bon, bien vous fasse, Monsieur.

JOURDAIN.

Que cela vous arrive, Monsieur.

LÉONDE.

Mais tu connois son entêtement à douter de tout ; il ne voudra jamais y donner les mains. Ce matin il ne me l'a que trop fait appercevoir.

MASCARILLE.

Cela pourroit être assez certain.

JOURDAIN.

Et moi, je le craindrois quasi.

LÉONDE.

Il s'agit donc, mon cher Mascarille, de trouver un expédient pour tromper mon pere.

MASCARILLE.

Monsieur, cette proposition me répugne. J'ai toujours passé pour un honnête domestique ; & si le contraire s'appercevoit, cela me feroit grand dépit.

LÉONDE.

Mais, Mascarille, tu ne lui feras point de tort, tu ne feras que me rendre service. La Demoiselle qu'on me propose ne peut qu'honorer mon pere.

MASCARILLE.

Tout cela, Monsieur, me fait trembler ; cette fidélité que j'aime de tout mon cœur, ne s'accorde pas avec ce que vous demandez de moi, car ce seroit toujours le tromper. D'ailleurs, comment trouver cet expédient ? Un homme qui doute de tout, n'accorde jamais rien, & se met par-là à l'abri des pièges qu'on pourroit lui tendre, ainsi n'y pensons point.

LÉONDE.

Mais, Mascarille, je t'avois toujours cru porté pour mes intérêts : je comptois

même te prendre pour mon Maître-d'Hôtel, si-tôt que je serois établi : que j'étois trompé dans l'idée favorable que je me formois de tes intentions ! Ne m'abandonne pas, mon cher Mascarille, dans des conjonctures si délicates ; je te connois homme à m'en tirer avec honneur ; d'ailleurs, compte sur ma reconnoissance, & pour preuve de l'avenir, reçois dès-à-présent.... *Il lui présente une bourse.*

MASCARILLE.

Vous ne vous trompiez pas, Monsieur Léonde, lorsque vous avez cru que je vous étois attaché ; & puisque vous me prenez par ces sentimens, comptez que quelque difficulté que j'entrevoie à réussir, rien ne sera capable de m'ébranler ; mais pour de l'argent, je n'en recevrai point : vous devez connoître ma générosité, & c'est la défigurer que de m'en offrir...

LÉONDE.

Je te remercie, mon cher Mascarille, & je serai toujours reconnoissant du service que tu me rends ; mais en grace, reçois cette bourse.

MASCARILLE.

Monsieur, je n'en ferai rien.

LÉONDE.

Tu me mortifierois, si tu persistois dans ton refus.

MASCARILLE.

Oh, pour ne pas vous macérer le cœur, je veux bien le faire ; mais tenez, cela me fait grand dépit. Tenez-vous tranquille, notre Philosophe tombera dans mes panneaux. Voici Monsieur Cléon, je vous laisse avec lui. Suis-moi, Jourdain, nous allons machiner de concert.

SCENE III.

CLÉON, LÉONDE.

CLÉON.

Ton pere, mon cher neveu, est toujours le même. Je lui ai fait parler par le Maire de Ville qui l'a trouvé dans les mêmes extravagances que nous. J'ai même été à la veille de voir du tragique, sans que j'aie apaisé le dernier. As-tu parlé à Mascarille, comme je te l'avois recommandé : c'est notre seule ressource.

LÉONDE.

Oui, mon cher oncle, je sors de lui parler.

CLÉON.

Que t'a-t'il promis ?

LÉONDE.

Qu'il alloit dans le moment travailler pour moi.

CLÉON.

Ton affaire est dans le sac, s'il l'entreprend ; mais c'est un malin Manseau qui rit souvent en mordant.

SCENE IV.

LE PHILOSOPHE, CLÉON,
LÉONDE, MARGUS.

LE PHILOSOPHE.

CLéon, je vous cherchois, pourquoi nous avez-vous quitté si vîte & sans dire mot à personne, je comptois avec vous faire un tour de parterre après dîner.

CLÉON.

Je me suis trouvé incommodé, & je suis venu prendre l'air.

LE PHILOSOPHE.

Serez-vous toujours entêté de croire l'homme passible ? Quand je vous dis que l'ame est à l'abri des traits de la douleur & de la peine, c'est une imagination que vous avez eue.

MARGUS.

Sans doute, notre Maître, & depuis que j'ai le bonheur d'être Philosophe, je me suis toujours trouvé indifférent à ce qu'on appelle bien, & à ce qu'on nomme mal.

CLÉON.

Je vous trouve heureux, Messieurs les Savans, d'avoir puisé dans l'étude de la Philosophie un secret, pour devenir stupides. Pour moi, je ne suis pas jaloux de ce bonheur, & je me donne bien de garde de réduire l'homme au dernier période de son avilissement, en lui enlevant le don d'intelligence & la liberté qu'il a dans le choix du mal : mais laissons à part ces dissertations, puisqu'à vos jugemens il n'y a rien que de vague & d'incertain, & parlons plutôt de l'établissement de mon neveu. Mais voici encore des étrangers, parbleu, je crois que l'enfer s'en mêle. Adieu, mon frere, jusqu'au revoir.

LE PHILOSOPHE.

Je vous attends.

SCENE V.

LE PHILOSOPHE, CLÉON,
MARGUS, LÉONDE,
GAUDIN.

GAUDIN.

Monsieur, le bruit de votre réputation m'a si fort frappé, que je n'ai pu m'empê-

cher de venir augmenter le nombre de vos courtisans, d'autant plus que la Secte dont vous vous faites honneur a toujours fait mes plus tendres délices, je veux dire le sentiments des Pyrrhoniens.

LE PHILOSOPHE.

Monsieur est donc du nombre des Apathiques de cette célèbre Ecole, qui seule a le talent de faire des heureux, en mettant l'homme au-dessus de la violence de la peine, & en rendant supérieur à la foiblesse qu'inspire d'ordinaire ce phantôme qu'on appelle vulgairement la joie ou le plaisir.

GAUDIN [*tout bas.*]

Il fait des heureux sans plaisir. Oui, Monsieur ; & depuis plus d'un siècle, nous suivons ce sentiment de pere en fils. Nous croyons même tirer notre origine de notre premier pere Pyrrhon : ce que nous oserions prouver, si notre dogme principal ne nous défendoit de croire rien de certain. Il y a même très-peu de jours qu'à Lyon je remportai une victoire complete sur un Dogmaticien qui eut la témérité d'avancer que l'esprit de l'homme étoit orné d'une infinité de connoissances certaines.

LE PHILOSOPHE.

Je suis, mon cher confrere, ravi de vous trouver ici. Quelle profession exercez-vous, Monsieur ?

GAUDIN.

Monsieur, le Tabellionage. J'eusse été Avocat, si ce métier n'eut admis les principes de certitude, sur-tout touchant les choses usuelles ; mais un Notaire, pourvu qu'il ait de la mémoire dans la Jurisdiction d'une doctrine, est sensé bien remplir son état. Tous nos Actes roulent dans l'incertitude, & nous révoquons en doute jusqu'aux contrats de mariage, quelques authentiques que le reste des hommes veuillent bien les appeller.

LE PHILOSOPHE.

A propos de contrats de mariage, voilà mon frere qui me propose une alliance de mon fils avec une Demoiselle qu'il dit riche, de bonne famille, & très-vertueuse. J'ai beau lui objecter que tout ici bas est plongé dans les ténèbres du doute, qu'il n'y a pas le moindre degré de certitude, & que par conséquent j'ignore l'existence de cette Demoiselle, ses qualités, sa famille & ses biens, il veut toujours me soutenir que ce qu'il m'avance est certain. Qu'en pensez-vous, Monsieur ?

GAUDIN.

Monsieur, je suis absolument de votre sentiment, & Monsieur votre frere a tort : il n'a pas été instruit comme nous par des Maîtres habiles, & il n'a pas reçu les éléments d'une doctrine saine : ainsi je suis

d'avis comme vous de ne rien accorder, puisque tout est incertain.

LÉONDE.

Voulez-vous bien, Monsieur, ne pas troubler les affaires de famille, & prendre le parti de....

GAUDIN [*tout bas.*]

Allez-vous-en au diable, & ouvrez les yeux, Monsieur Léonde.

LÉONDE.

D'arranger cette affaire qui me tient tant à cœur.

GAUDIN.

Monsieur, si Monsieur votre pere veut en croire un de ses zélés disciples, je vas me rendre médiateur.

MARGUS.

Notre Maître, saisissez cette occasion pour vous tirer des importunités d'un fils aveuglé par une fausse imagination. Monsieur, comme une des colonnes de notre Secte ne fera rien contre sa gloire & par conséquent contre la vôtre : je pense aussi que Monsieur Cléon & Monsieur Léonde ne pourront revenir après le jugement d'un Philosophe aussi éclairé comme l'est Monsieur.

LE PHILOSOPHE.

Vous parlez bien, Margus. Monsieur, je m'en rapporte à vous. Voyez ce que je dois faire. Pesez d'un côté la vive assertion de

mon frere pour prouver qu'il connoît la Demoiselle quil offre en mariage à mon fils, & que ce parti nous est honorable. De l'autre, ce principe sacré & incontestable qui dit que tout est incertain.

GAUDIN.

Monsieur, tout pesé & tout considéré, je pense que ce principe doit prévaloir, & qu'ainsi vous ne devez pas vous prêter à la proposition que l'on vous fait ; mais pour être un juste médiateur, voici le milieu que je vous propose, & qui est digne d'un célèbre Pyrrhonien comme vous : consentez que le mariage se fasse, à condition que ce sera moi qui rédigerai l'Acte ; comme toutes les opérations & les fonctions de mon office sont douteuses, vous prouvez par là la dignité du Pyrrhonisme.

MARGUS.

Monsieur notre Maître, voilà un raisonnement digne de Pyrrhon.

LE PHILOSOPHE.

Je me rends à vous, Monsieur, vous parlez trop conformément à nos dogmes ; mais comme j'ai une confiance aveugle dans mon domestique, je veux auparavant demander son avis. Mascarille, Mascarille.

GAUDIN.

Monsieur, votre domestique n'est-il pas d'une riche taille, vif, agissant, spirituel ?

LE PHILOSOPHE.

Oui, Monsieur, & l'homme le plus accompli du monde.

GAUDIN.

Je m'en vais vous le chercher, parce que je sai à peu près où il est. Il me semble l'avoir vu entrer dans une maison de mes connoissances.

LE PHILOSOPHE.

Monsieur, sans vous en donner la peine, nommez-nous cette maison où vous croyez qu'il soit entré, on va l'envoyer chercher.

GAUDIN.

Le nom ne me revient pas ; d'ailleurs, j'aurai plutôt fait la commission.

LE PHILOSOPHE.

Bien des excuses, Monsieur, de votre peine.

GAUDIN.

Je m'en trouve très-honoré : mais voici Mascarille.

LE PHILOSOPHE.

Mascarille, tu vois devant tes yeux un des plus célèbres Docteurs de notre Secte que le bienheureux Pyrrhon fonda.

MASCARILLE.

Monsieur est donc pis, pis, pis.

LE PHILOSOPHE.

Pyrrhonien.

MASCARILLE.

Monsieur est Pyrroen.

LE PHILOSOPHE.

As-tu oublié ce nom qui nous est si cher, ce nom qui fait toute notre gloire, le nom de Pyrrhonien ?

MASCARILLE.

Ah ! j'y suis, Porrinien.

LE PHILOSOPHE.

Que diable as-tu donc aujourd'hui, es-tu fou ?

GAUDIN.

Mascarille, parle en véritable Pyrrhonien qui n'ayant jamais rien su, ne doit se rappeler de rien.

LE PHILOSOPHE.

Vous avez raison, Monsieur le Notaire, & je parlois contre nos principes fondamentaux, je t'en fais excuse, Mascarille ; je t'ai fait chercher pour te donner communication du moyen que vient de nous fournir notre célèbre Docteur au sujet du mariage de mon fils.

MASCARILLE.

Pourvu qu'il l'approuve, il raisonne bien ; mais s'il le désapprouve, je trouve qu'il raisonne fort mal.

LE PHILOSOPHE.

Oh, Mascarille, que je te trouve changé depuis deux heures ! Tu ne sais plus un mot de notre doctrine, & tu combas tes premiers sentimens. As-tu oublié qu'il n'y a point de bien ni de mal dans le monde ;

mais que tout est également sujet à une affreuse incertitude. Ne te rappelles-tu pas que tu t'es opposé le premier à cet établissement ? Quel langage tiens-tu donc actuellement ?

MASCARILLE.

Notre Maître, je n'ai jamais été assez insensé pour vous parler, comme vous venez de dire là. Quand je vous obéis, ne trouvez-vous pas que je fasse bien, & que je fasse mal, lorsque je manque à le faire ?

LE PHILOSOPHE.

Pour le coup, j'ai perdu mon Mascarille, il faut qu'il m'ait été changé.

GAUDIN.

Mascarille est la propre image de notre illustre Système. Ses sentimens sont toujours dans une balance, qui penchent autant du côté de l'affirmative que de la négative.

LE PHILOSOPHE.

Mais, Monsieur, votre langage me paroît être celui de mon Mascarille, vous en avez tous les traits & toute la conception. Mascarille que voilà ne ressemble aucunement à mon Mascarille. Il n'est ni si menu ni si blême, & ses façons ne sont pas aussi nobles & aussi philosophiques que celles de mon domestique. Je puis être trompé : je le crains toujours, si cela n'est pas sûr.

GAUDIN.

Prenez garde, Monsieur, à la tentation. Le démon des Dogmaticiens vous inspire à présent, & vous êtes dans l'illusion ; car vous assurez presque qu'il est certain que l'on vous ait trompé ; si j'osois publier ce langage, nos Confreres ne vous honoroient plus de la qualité d'Apatique.

LE PHILOSOPHE.

A la bonne heure ; mais je doute aussi de tout ce que je vois, tout ce que l'on me dit, & par conséquent que je doive établir mon fils. Adieu, je me retire dans mon cabinet.

Fin du second Acte.

CHANSON.

*L*A gloire de tout temps fut le plus grand des
crimes,

*La perte des Etats, & des Loix le poison ;
Le tombeau des Héros & des Esprits sublimes,
L'écueil enfin de la saine raison.*

*Le foible & l'innocent sont traités en victimes,
Et par lui le Superbe acheve sa moisson.*

*Deux écarts différens de l'orgueil sont l'ouvrage.
Dans l'un il produira la fureur de regner,
Fureur qui se nourrit du plus affreux carnage,
Que le carnage peut seul étouffer.*

*Ainsi jadis César, Maître unique de Rome,
Oubliant qu'il étoit homme,
Voulut se faire adorer.*

*Les meurtres & les morts ouvrirent sa carrière,
Ce Tyran n'y marcha que le glaive fumant ;
Rome pour terminer sa course sanguinaire
Par le sang de César racheta l'innocent.*

*Il est un autre excès où nous jette la gloire :
Souvent près du Soleil l'esprit prend son essort.
Superbe, sous tes yeux d'Icare mets l'histoire,
Avant de faire un téméraire effort.*

*L'on prétend tout connoître, ou bien ne rien
connoître,
Ces deux travers marchent à même pas :
L'on n'ose décider en maître
Sur ce que l'on ne connoît pas.*

ACTE III.

SCENE I.

JOURDAIN, MASCARILLE.

MASCARILLE.

TU es pourtant bien nigaud, mon bon-homme de Jourdain, tu te charges de jouer mon personnage auprès de mon Maître ; tu sais que j'ai coutume de dire comme lui, & tu t'avises d'affecter le ton de Docteur, lorsqu'il te parle ; c'est en vérité s'y prendre en vrai Jourdain ; aussi es-tu cause que notre Philosophe a reconnu le tour qu'on lui jouoit, tant il est vrai que les Mascarilles sont bien rares dans ce monde !

JOURDAIN.

Tu me la donnes belle ! Me croyois-tu homme à faire l'extravagant comme toi ? Mon cerveau, Dieu-merci, est mieux timbré que le tien : un homme d'esprit comme moi ne sauroit s'abaisser jusqu'à faire des petites de cette nature. J'ai pris cette noble coutume de Monsieur le Premier Président de Paris, (que je connois très-fort beaucoup

particulièrement, car je lui ai souvent servi à boire) qui dans les compagnies les plus amusantes a toujours su tenir son rang, & ne rien dire qui ne fut digne de l'emploi qu'il occupe.

MASCARILLE.

Entendez-vous ce maraut, qui veut se modeler sur un Premier Président, tandis que Monsieur Mascarille, l'appui & le conseil d'un célèbre Philosophe, a bien de la peine à prendre les façons d'un Marquis. Tu mériterois d'être roué à coups de bâtons : mais va, je te pardonne ; remercies-en ma clémence.

JOURDAIN.

Tu es bien heureux de porter la bourse dont nous a fait présent Monsieur Léonde, car sans cela, je t'apprendrois à vivre à la péripachienne.

MASCARILLE.

Beau, beau ! ne parlons plus de bourse, c'est une affaire assoupie, pourquoi la réveiller ?

JOURDAIN.

Diab ! tu raisonnes joliment. Compte-moi cependant la portion de Jourdain ?

MASCARILLE.

Mon ami, la portion de Jourdain est chez son Maître. Monsieur Cléon est seulement bien généreux, car il ne fatigue pas de ses largesses.

JOURDAIN.

C'est ainsi que tu te comportes ? Je sors, mais tu t'en repentiras.

MASCARILLE.

Dis-moi de quelle façon ?... Tu pleures, Monsieur le niais, viens, notre cher disciple en fourberies, voilà deux Louis ; es-tu content ? Il ne m'en reste plus que vingt.

JOURDAIN.

Sur vingt-deux Louis tu m'en donnes deux ! Est-ce là l'intention de Monsieur Léonde ? Et dois-tu en agir ainsi avec un confrere ? Il est bon de duper ses Maîtres ; mais ses amis, cela ne vaut rien.

MASCARILLE.

Tu te prends donc pour mon ami ? Sache que je fais un meilleur choix de mes amis ; il faut qu'ils soient plus Philosophes, plus frippons, plus fourbes & plus audacieux que tu ne l'es : pour revenir à ma part de vingt Louis, ne sais-tu pas que les Docteurs ès-l'ards doivent faire figure plus que les Docteurs ès-l'âne comme toi. Ne sais-tu pas qu'à nous autres il nous faut des Livres in-grand folio, in-quadragesimo, in-centesimo, in-millesimo ? Pour suffire à tous ces frais, il faut des sommes considérables ; & voilà le but de la galanterie de Monsieur Léonde, qui voit à peu près, & en gros, comment je m'occupe. Pour toi, ta plus noble étude est

de t'associer à sept à huit tant Décroteurs, ou Ouvriers en latrines que Porte-faix, pour t'aller souler comme un gueux dans un taudion, & puis après aller chanter que le pavé du Roi est à toi : de sorte que 1°. pour frayer à ces œuvres honorables, il ne te faut pas beaucoup d'argent. 2°. C'est que t'en fournir, c'est, mon cher Jourdain, t'exposer à jouer plus long-temps ce noble personnage.

SCENE II.

LÉONDE, MASCARILLE,
JOURDAIN.

LÉONDE *en venant.*

ES-TU là, Mascarille ?

JOURDAIN *pendant que M. Léonde
entre, dit en sortant.*

Cela ne se passera pas de la sorte, & je saurai rabattre de ta grandeur.

MASCARILLE.

Monsieur, cela peut être, cela peut n'être pas.

LÉONDE.

As-tu vu mon pere ? Sais-tu quels sont ses sentimens ?

MASCARILLE.

Tout cela me surpasse ; l'esprit humain est trop morveux pour comprendre toutes les relations, la cause, les effets, le mouvement, le repos, les conclusions & les prémices qu'il y a entre un homme qui parle, & ce qu'il veut bien penser.

LÉONDE.

Ne badines pas, Mascarille ; tu sais que l'affaire est sérieuse & qu'elle presse.

MASCARILLE.

Res non est seriosa & non præssat, quod sic comprobo.... J'ai oublié mon Latin ; mais je vais m'expliquer en François.

LÉONDE.

Si tu savois, mon cher, toute la peine que tu me fais en parlant de la sorte, tu...

MASCARILLE.

Un Porinien ne sauroit faire facilement le Peripachien ; mais l'esprit de Mascarille qui entend tout, qui sait tout, saisit tout, approfondit tout, va le faire. Notre Philosophe est toujours obstiné à douter de tout ce qu'on lui dit, & heureusement pour moi, car s'il n'eût pas été si bégau, j'ai fait une affaire à me faire rouer.

LÉONDE.

Comment donc nous y prendre pour réussir bientôt, avant que mon oncle se dispose à faire son voyage de Paris ?

MASCARILLE.

Rassurez vos esprits, Monsieur Léonde, tout ira au parfait, vous n'en mourrez pas.

LÉONDE.

Oh, que tu m'inquiete ! je ne te dis pas de me sauver la vie, mais de faire réussir mon établissement.

MASCARILLE.

Vous n'en mourriez donc pas, si votre affaire alloit à *volo* ? Je craignois pourtant que ci-fait : me voilà tranquille à mon tour.

LÉONDE.

En graces, Mascarille, ne me fait pas tant souffrir ; dis-moi, sans tant railler ; de quel expédient nous pourrions nous servir pour faire tomber mon pere dans nos sentimens. Tiens, voilà quelques Louis pour t'engager à le faire.

MASCARILLE *en les recevant.*

Je vous remercie, Monsieur, me croyez-vous homme à me laisser mener par l'argent ? Vous m'insultez ! à vous dire vrai, si c'étoit un autre, je me fâcherois, & bien fâché ; car vos Louis ne me rajetteroient pas la vie, si j'étois une fois suspendu par le collet de ma chemense. Mais je suis trop bon. Je vais travailler pour vous. Laissez-moi rêver un moment... Ah, pour le coup j'y suis... Il faut...

LÉONDE.

Que faut-il faire ?

MASCARILLE.

Non ce n'est pas cela..... Voici un meilleur expédient ; je me trompois d'abord en ne prévoyant pas.....

LÉONDE.

Quel est donc cet expédient ?

MASCARILLE.

Je me trompois encore... Il seroit bon que vous fussiez chez Monsieur.

LÉONDE.

Chez quel Monsieur ?

MASCARILLE.

Il ne pourroit rien..... Si vous aviez !

LÉONDE.

Parles donc sans tant de détours, & ne viens pas m'embarrasser l'imagination.

MASCARILLE.

Dame ! Monsieur Léonde, des affaires de ce qualibre ne se menent pas comme un valet d'écurie.

LÉONDE.

Eh bien, réfléchis bien ; mais ne me fais part de ta réflexion qu'après l'avoir bien pesée.

MASCARILLE.

Tenez, Monsieur Léonde, car vous êtes un trop brave homme, & ce seroit être fripon, voleur, coquin, scélérat, assassin, parricide ; que dis-je, ce seroit n'être pas sage que de vous tromper. Voici un expédient inmanquable.

LÉONDE.

Parles donc.

MASCARILLE.

Je le tiens.

LÉONDE.

Je ne dis plus mot, jusqu'à ce que tu te sois expliqué sans détours.

MASCARILLE.

Voyons donc qui de nous deux tiendra plus long-temps son sérieux. *Ils sont quelque temps à se regarder.*

MASCARILLE.

Eh, eh, eh, vous êtes trop bon pour vous tromper finement. Pour le coup sans chercher midi à quatorze heures, & faire un tas de raisons qu'avec jugement vous traitez d'inutiles, voici ce que je pense.... Mais je crois que Monsieur votre pere approche, je vous laisse avec lui, & dans le moment vous direz que Mascarille est un homme de l'imagination la plus.....
Il s'enfuit.

SCENE III.

LE PHILOSOPHE, MARGUS,
CLÉON, LÉONDE.

CLÉON.

JE vois bien, mon frere, qu'avec une tête comme la vôtre, il n'y a rien à ga-

gner. Il vaudroit mieux avoir affaire avec son plus grand ennemi qu'avec vous, parce que du moins il entendroit raison, & vous ne l'entendez pas.

LE PHILOSOPHE.

Est-il une raison, Cléon ? l'homme peut-il distinguer quand il pense bien ou quand il pense mal. Vous êtes bien malheureux de prendre pour lumière ce qui peut n'être que ténèbres, & assurer dans des circonstances où l'on peut également nier. Tenez, croyez-moi, quittez un système qui vous rend malheureux en vous rendant le jouet d'une imagination vague, qui tantôt vous offre le vrai que l'on ne sauroit atteindre, parce qu'il n'est pas, tantôt vous trace un bien dont l'existence est aussi impossible.

CLÉON.

Je vous croyois d'abord un simple tringallier : mais à présent je suis persuadé que vous passez cette folie : ainsi je vous dis adieu, n'attendez pas à me revoir de si-tôt.

LÉONDE.

Oh, mon cher oncle, ne nous quittez pas, que deviendrai-je sans vous ?

LE PHILOSOPHE.

Bon, bon, il n'est pas certain qu'il nous quitte, je doute même qu'il me le dise.

MARGUS.

Qui pourroit être assez insensé, pour

s'imaginer qu'ici bas il y ait une seule certitude, une seule connoissance. Ne nous appercevons-nous pas que dans nos jugemens qui regardent les matieres les plus familières, notre esprit s'égare, & que nous nous trompons.

CLÉON.

Messieurs, puisque vous assurez avec tant de fermeté que tout est incertitude, répondez à l'objection que je vous fais. L'univers, l'ordre & l'harmonie qui le composent, les Etres intelligens, ceux qui n'ont qu'une sensation mécanique, la matiere, en un mot tout ce qui nous frappe est-il produit par le hazard, par l'homme, par lui-même, ou par un Dieu? S'il l'est par le hazard, qu'est-ce que c'est que le hazard? Il ne sauroit l'être par l'homme, parce qu'une faculté créatrice est absolument indépendante: or les maladies, la douleur, les peines, la mort enfin ne prouve-t-elle pas la dépendance continuelle de l'homme? Il ne sauroit l'être également par lui-même, parce qu'un tout composé de parties dépendantes, ne sauroit être lui-même indépendant. C'est donc un Dieu qui a formé toutes ces merveilles. Il est donc sûr qu'il y ait un Dieu. Tout n'est donc pas incertain.

LE PHILOSOPHE.

Je doute qu'il y ait un univers, des hommes, un ordre, une harmonie, & par conséquent qu'il y ait un Dieu.

CLÉON.

Assurez-vous que vous doutez réellement de tout cela ?

LE PHILOSOPHE.

Sans contredit.

CLÉON.

Votre principe est donc faux, savoir que par-tout le poids de l'affirmative égale celui de la négative, puisqu'ici vous assurez sans nier.

SCENE IV.

LE PHILOSOPHE, MARGUS,
CLÉON, LÉONDE, LAMBALE,
MASCARILLE.

MASCARILLE.

MR. Mr. Mr. notre Maître, nous sommes perdus. Ai, ai, ai.

LE PHILOSOPHE.

Qu'est-il donc arrivé ?

MASCARILLE.

Ai, ai, ai, ai.

LE PHILOSOPHE.

Parle donc, qu'as-tu à pleurer ?

MASCARILLE.

Ai, ai, ai, ai, ai.

LE PHILOSOPHE.

Mais encore, explique-toi. Que t'a-t-on fait ? De quoi te plains-tu ?

MASCARILLE.

Tout est perdu. Nous sommes sans le liard. Vous n'avez qu'à monter dans votre carosse, & partir pour l'Hôpital. Voici notre voleur.

LE PHILOSOPHE *parlant à Lambale.*

Que demandez-vous, Monsieur ?

LAMBALE.

Monsieur, voilà cinq ans que je vous ai prêté quarante mille livres que vous me dites vouloir employer en partie pour faire bâtir un Château, & l'autre pour faire des avances pour le mariage de Monsieur votre fils.

LE PHILOSOPHE.

Belles raisons ! Monsieur est apparemment Dogmaticien qui avance tout sans rien savoir, & moi je suis disciple de l'illustre Pyrrhon qui doute de tout.

LAMBALE.

Doutez, Monsieur, autant qu'il vous plaira, j'ai pourtant un bon billet signé de votre main, contrôlé au Bureau de Paris.

MASCARILLE.

Ai, ai, ai, miséricorde, au secours, au voleur, au feu, à l'eau, à l'assassin. On pille mon bon Maître.

LE PHILOSOPHE.

Console-toi, Mascarille, tout cela n'est que supposition. Monsieur, vous vous trompez, tout dans ce monde est incertain.

MARGUS.

Assurément, & l'on ne sauroit affirmer quelque chose sans se tromper.

LAMBALE.

Ayez tels sentimens qu'il vous plaira ; mais je vous assure que si dans le moment ma somme ne m'est comptée, je vous envoie un Huissier du Châtelet, dont j'ai eu soin de me munir avant de sortir de Paris. Il aura bientôt vidé mon affaire.

MASCARILLE.

Un Huissier, un Huissier, un Huissier, un Huissier du Châtelet de la Capitale du Royaume, qui est ici pour nous piller. A nous, à nous, à nous. Nous sommes presque morts. Payez donc, notre Maître, car cet Huissier est Péripachien qui ne nous fera point de grace.

LE PHILOSOPHE.

Vous vous trompez, Monsieur le Marchand, & je doute de tout ce que vous m'avez dit, & sur-tout de votre Huissier du Châtelet.

LAMBALE.

En voilà assez, Monsieur, vous en serez bien-tôt convaincu. [*Il sort.*]

MASCARILLE.

Je ne le quitte pas, le drôle pourroit jouer quelque tour, je vais tâcher de l'apaiser.

SCENE V.

LE PHILOSOPHE, MARGUS,
CLÉON, LÉONDE.

LE PHILOSOPHE.

VIt-on jamais pareille illusion ? Je parierois que c'est-là l'ouvrage d'un cerveau Péripatéticien. Je ne me rappelle d'avoir de ma vie emprunté seulement cent écus. Je n'ai jamais pensé à bâtir des Châteaux, ni à marier mon fils. Au reste, je m'en moque, qu'il vienne avec son Huissier, quand il lui plaira, je saurai le confondre avec un Argument.

MARGUS.

Sans vous donner cette peine, laissez-en moi la gloire, vous verrez un homme bien étrillé.

CLÉON.

Messieurs, il ne s'agit pas d'argumenter quand on demande de l'argent. La Justice ne se nourrit pas avec du verbiage ; & je ne pense pas que ce Marchand soit venu, sans être sûr de son fait, vous demander une somme aussi considérable, & qu'il vous ait offert de vous montrer votre billet. Croyez-moi, entrez dans une amia-

ble composition ; peut-être vous fera-t-il quelque grace. Si au contraire vous exposez vos biens aux mains de la Justice, vous êtes un homme totalement ruiné.

LÉONDE.

Ah, mon pere, ayez pitié de moi ! que vas-je devenir, si vous vous obstinez contre ce Marchand ?

LE PHILOSOPHE.

Que vous êtes simple, laissez-moi faire, je ne crains rien ; mais qu'est-ce que cet homme qui approche en robe noire ?

LÉONDE.

Ah, mon Dieu, me voilà perdu ! c'est précisément l'Huissier.

SCENE VI.

LE PHILOSOPHE, CLÉON,
MARGUS, LÉONDE,
L'HUISSIER, MASCARILLE.

L'HUISSIER.

Messieurs, n'est-ce pas ici que demeure Monsieur de Candor ?

LE PHILOSOPHE.

Monsieur, c'est moi qu'on veut bien nommer Monsieur de Candor, mais pour moi je doute l'être.

CLÉON.

Oui, Monsieur, c'est lui-même.

L'HUISSIER.

On m'a prévenu de la façon de parler de Monsieur de Candor ; c'est pourquoi à sa seule réponse je l'aurois reconnu. Monsieur de Candor, il vient de m'être remis entre les mains un billet de 40000 liv. que vous devez à Monsieur Lambale, & j'ai ordre d'exécuter tous vos meubles & immeubles, & même de vous emprisonner au cas que vous ne satisfassiez pas au contenu du billet, en conséquence d'une Sentence que Monsieur Lambale a obtenue de Messieurs les Officiers du Châtelet : ainsi je vous conseille, Monsieur, de me remettre ladite somme, faute de quoi j'userai de toutes les voies permises par la Justice.

LE PHILOSOPHE.

Je vous ferai, Monsieur, la même réponse que j'ai fait à ce Monsieur Marchand, c'est-à-dire, que j'en doute, par conséquent que je ne vous livrerai point ladite somme. Je doute même que vous soyez homme de Justice.

L'HUISSIER.

Si vous continuez à douter de tout ce que j'ai l'honneur de vous dire, je vous le prouverai d'une façon solide, mais qui ne manquera pas de vous être bien désagréable. Voilà, Monsieur, les matricules de ma Char-

ge d'Huissier au Châtelet, voilà le Jugement rendu contre vous par mes Officiers en faveur de Monsieur Lambale ; ainsi, Monsieur, sans me perdre en paroles inutiles, je vous somme de compter la somme de 40000 liv. entre mes mains, sans quoi je vous fais prendre par deux Cavaliers de Maréchaussée, & cantonner en prison, parce que c'est la volonté de mes Juges.

LE PHILOSOPHE.

Monsieur, raisonnons un peu. Par le Livre premier, Section 12. Verset second du traité Philosophique de l'illustre Pyrrhon, il est dit que tout est incertain. Donc que tout ce que vous m'avancez l'est aussi.

L'HUISSIER.

Monsieur, je ne connois pas cet animal de Pyrrhon ; payez-moi, ou bien je sévis.

LÉONDE.

Ah, Monsieur, de grace traitez-nous avec douceur. Mon pere aveuglé par une doctrine absurde vous fera toujours les mêmes réponses ; mais expliquez-nous ce dont il s'agit, & traitez avec nous amicalement.

CLÉON.

Monsieur, vous ne savez peut-être pas avec qui vous agissez. Monsieur de Candor est allié avec les premiers Officiers du Parlement ; & son aveuglement ne sera point

un obstacle à votre punition, si vous vous comportez mal poliment.

L'HUISSIER.

Monsieur, quand on fait son devoir, on ne craint rien ; ainsi que l'on me satisfasse, ou dans l'instant je fais venir deux Cavaliers de Maréchaussée pour se saisir de Monsieur de Candor.

LE PHILOSOPHE.

Pyrrhon dans son Traité des Vérités usuelles chapitre 3. article 6. paragraphe 8. dit qu'il faut absolument douter de tout, *ergo, &c.*

MARGUS.

Le même Auteur ordonne de n'admettre aucune autorité, aucune loi positive, aucune connoissance certaine. Au verset inférieur, *Ergo, &c.*

MASCARILLE.

Ai, ai, ai, ai, & quarante mille fois ai, on nous vole, on nous pille, on nous tue, que demande M. le Sergent ?

L'HUISSIER.

Ces affaires ne vous regardent pas : si votre Maître ne paye pas la somme qu'il doit, c'en est fait de lui.

MASCARILLE.

Ai, ai, ai, ai, miséricorde à l'assassin, on nous massacre, on nous égorge, on nous pend, on nous roue, on nous brûle.

CLÉON.

Monsieur le Sergent vous pourriez mé-

nager vos termes, car dans mon indignation je... [*Il fait semblant de tirer son épée.*]

MASCARILLE.

Ne dites mot, cet homme est pour nous.

L'HUISSIER.

Monsieur, ne vous y exposez pas, vous en seriez la dupe.

MASCARILLE.

Eh bien, notre Maître, vous ne payez pas ce Monsieur.

LE PHILOSOPHE.

Mon cher Mascarille, je doute de tout cela, qu'on me laisse tranquille.

L'HUISSIER.

En voilà assez, dans le moment vous aurez de mes nouvelles. De par le Roi, Messieurs les Cavaliers, entrez ici.

SCENE VII. & DERNIERE.

LE PHILOSOPHE, CLÉON,
LÉONDE, MARGUS,
LE MARCHAND, L'HUISSIER,
MASCARILLE, JOURDAIN.

LE MARCHAND.

Monsieur de Candor ne veut donc pas me satisfaire.

L'HUISSIER.

Monsieur, il ne me donne seulement pas une bonne raison.

LE PHILOSOPHE.

En est-il dans le monde, de bonnes raisons ?

MARGUS.

Peut-on assurer que quelqu'un raisonne bien, & la chose est-elle possible ?

LE MARCHAND.

En conséquence, M. l'Huissier, faites votre devoir.

L'HUISSIER.

Messieurs, de par le Roi, liez-moi ce Monsieur-là, & qu'on le mene en prison !
[*Les Cavaliers le lient, & font semblant de le lier durement.*]

LE PHILOSOPHE.

Ai, que vous me faites de mal ! je n'en suis plus.

L'HUISSIER.

Monsieur, ce n'est encore rien, préparez-vous à la rigueur des questions.

LE PHILOSOPHE.

Tout de bon, Monsieur, ne pourriez-vous pas m'exempter ce supplice ?

L'HUISSIER.

Non, Monsieur, si dans l'instant vous ne comptez la somme en question....

LE PHILOSOPHE.

Monsieur, je ne puis.

L'HUISSIER.

Continuez, Messieurs, & liez-le comme il faut.

LE PHILOSOPHE.

O Ciel, miséricorde ! on me casse la jambe.

MASCARILLE.

Oh, mon Dieu, notre Maître vous allez expirer, vous êtes mort, vous êtes sans poul ; ô Ciel, miséricorde ! priez vite M. le Sergent de vous faire une composition.

LE PHILOSOPHE.

Eh, de quoi s'agit-il ?

L'HUISSIER.

Monsieur, adressez-vous à Monsieur le Marchand.

LE PHILOSOPHE.

Monsieur, je n'ai pas quarante mille livres à vous donner, il ne m'est même pas possible de vous les faire de long-tems.

LE MARCHAND.

Monsieur, votre situation me touche, mais comme je ne veux pas avoir à faire à vous pour le payement, il faut que vous signiez le Contrat que voici de Monsieur votre fils avec Mademoiselle Lucie, où il sera stipulé que vous aurez avancé la somme de quarante mille livres à Monsieur votre fils en avancement de droits successifs, que la tenant de moi, Monsieur votre fils sera tenu à votre défaut de me satisfaire.

MASCARILLE.

Monsieur le Marchand, que vous êtes bon ! que je me mette à vos genoux pour avoir sauvé la vie à notre Maître.

CLÉON.

En grace, mon frere, & au nom de l'amitié qui nous unit dès nos plus tendres années ; rendez-vous à nos prières, rendez-vous aux larmes d'un fils qui vous aime plus que lui-même ; verrez-vous d'un œil égal votre sang taché par la mémoire de l'affront qui vat vous être fait ? souffrirez-vous que l'on vous traîne en prison & que l'on vous traite comme le dernier des scelerats ?

LE PHILOSOPHE.

Est-il bien certain que tout ce que je vois, soit réellement ? Je m'en rapporte trop à la relation de mes sens, source fatale de mille erreurs : tout n'est que ténèbres ici bas, mon cher frere, & je crains de combattre contre un phantôme.

CLÉON.

Il sera toujours le même, & nous sommes perdus.

L'HUISSIER.

Puisque rien ne le touche, Messieurs, j'en souffre pour vous, mais il faut que je remplisse ma commission. Messieurs les Cavaliers, qu'on le lie plus fort que jamais,

& qu'on le traduise dans les prisons. (*Les Cavaliers obéissent.*)

LE MARCHAND.

Monsieur l'Huissier achevez votre ouvrage, pour moi je n'ai plus de grace à lui faire, & je pars.

LÉONDE.

Encore un moment, Monsieur le Marchand, & si l'insensibilité de mon pere vous rend vous-même insensible, ayez du moins compassion de ma situation.

CLÉON.

Aurez-vous un cœur de fer, Monsieur le Marchand, & ce spectacle ne feroit-il aucune impression sur vous ? Mon frere va dissiper ses ténèbres & satisfaire son obligation.

LE PHILOSOPHE.

Je crois que vous pleurez, mon frere, & que je ferme l'oreille à la voix de mes sentimens. Je souffre de toute façon, confessons-le, & la noblesse de notre secte ne sauroit me garantir des traits du profond chagrin où me plonge tout ce qui s'offre à mes yeux. Que l'on me donne le Contrat, afin que je le signe. (*Il le signe.*)

MARGUS.

Je le signerois aussi, s'il le falloit, comme un témoignage de l'abjuration que je fais de notre folle doctrine.

LE MARCHAND.

Pour vous marquer, Monsieur, notre réconciliation, c'est que nous allons Monsieur l'Huissier & moi assister à vos nêces.

LE PHILOSOPHE.

Allons, que tout se prépare en conséquence, & sur-tout qu'il ne soit plus question de ma doctrine passée.

MASCARILLE.

Et moi je vais faire comme Jourdain, c'est-à-dire tant boire que je dirai, le pavé du Roi est à moi.

JOURDAIN.

Puisque du tout je n'ai pu tirer que deux Louis, tachons de tirer le reste avec les dents.

Fin du dernier Acte.

CHANSON.

L'Homme dans son propre caprice

*Se creuse un éternel tombeau,
Et l'impunité de son vice
Fait son plus terrible bourreau.*

*Toujours inquiet, toujours en peine
Au sein de ses illusions,
Son esprit se forme une chaîne
Qui tient ses opérations.*

*De la société l'agréable concorde
S'appliquant à former les sincères plaisirs,
Chasse loin de son sein cet esprit de discorde
Qui ne sait enfanter que plaintes & soupirs.*

*Celui qui par devoir sous un si dur empire
Est forcé dans les pleurs de voir nager ses jours,
Poussé par la fureur qu'un tel état inspire,
Que ne fera-t-il pas pour en tarir le cours !*

*Enfant, parent, domestique,
Foulant aux pieds & le sang & devoir,
A tromper un Tyran font leur étude unique :
La liberté leur offre un consolant miroir.*

*Candor Pyrrhonien & entêté de l'être,
Réduit tous les esprits aux plus affreux excès.
Le sang trahit le sang, le serviteur le maître,
Le crime & la fureur concourent au succès.*

PERMISSION.

JE n'empêche pour le Roi l'Impression.

A Angers ce 10 Mars 1761.

Signé, **LE TOURNEUX.**

*Vû les Conclusions du Procureur du Roi,
permis d'imprimer. A Angers ce 11 Mars 1761.*

Signé, **DE LA PORTE.**

Curriculum vitae de l'éditeur

Nom : Dr. Karl-Heinz Kuhn

8 septembre 1958 : né à D-66693 Mettlach (Sarre) (Allemagne)

1965-1969 : École primaire de Mettlach (Sarre)

1969-1978 : Lycée de Stefansberg à Merzig (Sarre) ;
obtention du baccalauréat

1978-1979 : Service militaire obligatoire

1979-1987 : Étude du latin et du français à l'Université de Trèves

1982-1983 : Assistant de langues étrangères au Lycée Chaptal à Paris

Semestre d'été 1987 : Premier examen d'État à l'Université de Trèves

1987-1990 : Promotion au grade de docteur à l'Université de Trèves

Octobre 1990-Septembre 1992 : Formation de conservateur des bibliothèques à l'école de bibliothécaires de Francfort-sur-le-Main

22 septembre 1992 : Deuxième examen d'État

Depuis Novembre 1992 : Conservateur à la bibliothèque universitaire de l'Université Technique du Brandebourg à Cottbus

Adresse de service :

Dr. Karl-Heinz Kuhn

Université Technique du Brandebourg Cottbus (BTU Cottbus)

Centre d'information, de communication et de média (IKMZ)

Nordstrasse 14

D-03044 Cottbus (Allemagne)

Tél. : +49 (0) 355 / 692368 ; E-mail : kuhn@tu-cottbus.de

Adresse personnelle :

M. Karl-Heinz Kuhn

Otilienstrasse 43

D-03050 Cottbus (Allemagne)

Tél. : +49 (0) 355 / 543116 ; E-mail : K2005@gmx.de

ISBN: 978-3-89959-827-8

+++EUR[D] 31,90